

ENTRETIEN AVEC HENRI DROGUET

Poète de la sensation *élémentaire*

par Jean-Pascal Dubost

Jean-Pascal Dubost : *La langue de tes poèmes est faite de houle et de tempêtes, ça gronde, c'est furieux, ça brinquebale et semble à l'abordage constamment, de quelque chose, d'un espace riche de lexique. L'un de tes livres porte en titre très précis les coordonnées de la ville où tu vis (48°39'N-2°01'W), Saint-Malo, ville au passé corsaire qu'on sait, et précisons que tu es natif de Cherbourg, autre ville portuaire, où tu as passé ton enfance. En quoi tes poèmes sont-ils imprégnés de ces deux lieux, Saint-Malo et Cherbourg ?*

Henri Droguet : Oui j'ai vécu les 17/ 18 premières années de ma vie à Cherbourg, puis une dizaine à temps partiel, puis à temps plein, à Caen, enfin j'habite depuis 1981 à Saint-Malo, après une « escale » de quelques années à Dinard.

Appelons tout ça l'Armorique pour simplifier.

C'est un espace qui à quelques exceptions locales près (la plaine de Caen et la Côte de Nacre) a une certaine homogénéité géologique (socle hercynien à base de granite et de schiste), morphologique (prédominance bocagère et donc polyculture - élevage), météorologique (climat dit océanique).

Il y a là un répertoire élémentaire sommaire et fondamental : l'air sous la forme venteuse, l'eau qui est la mer omniprésente et toutes les sortes de pluies¹, le roc, les nuages les merveilleux nuages, et ce que j'appelle sommairement *l'herbe* pour désigner d'un mot toutes les espèces végétales. Ce biotope m'a constitué « mentalement », sentimentalement aurait-on dit au XVIII^e siècle, physiologiquement au moins pour une part, idiosyncrasiquement de fond en comble. Je suis largement le produit de ce décor où les ports, Cherbourg et Saint-Malo certes, mais aussi les moindres depuis Port-en-Bessin (Calvados) jusqu'au Crouesty (golfe du Morbihan),

¹ Rappelons que le taux de précipitations à Cherbourg est très largement supérieur au taux moyen hexagonal. J'ai eu une jeunesse imbibée.

autant de séjours charmants, ont leur part.

Mais quant au rapport de cause à effet entre cet enracinement dans un espace délimité et mes poèmes je constate qu'aucun lieu géographiquement identifiable n'apparaît véritablement dans mes textes, parce que je ne représente pas, et surtout parce que je ne me présente pas moi-même, pas de confidences personnelles, pas de biographie, pas de *Droguet was here*, le décor dans les poèmes ça reste un collage plus ou moins cohérent d'éléments généraux tendant presque à l'abstraction furieuse.

Mais s'il s'agit des formes de mon écriture oui il y a un rapport direct car c'est la météorologie locale, généralement mouvementée, qui a inspiré mes *ramdams*. La turbulence élémentaire connote essentiellement pour moi la vie, le tohu-bohu tonique, l'énergie du vivant. Il a fallu que mon écriture soit structurellement, morphologiquement, une sorte d'équivalent de ce tumulte des éléments, d'où les syncopes, le désordre soigneusement établi, il m'a fallu démantibuler et mettre en crise le vieux langage à force d'ellipses, d'anacoluthes, de paronomases, de parataxe, brouiller le sens et les sons, chambouler les rythmes, les pulsations. Il faut quelque chose de sauvage et de hagard dans tout ça parce que, c'est ce qu'écrivait Claude Roy en présentant mes textes dans le Cahier de Poésie 3 de Gallimard, dès 1980 : « *Et dans un tout modeste coin du paysage géant en malouinoscope, un tout petit bonhomme, puce narquoise, râleuse, émerveillée. Les mains dans les poches, il regarde cette grande étendue d'eau, de landes, de bourrasques, cet univers prêt à ne faire de lui qu'une seule bouchée. Et il demande, Droguet (à l'océan? à Dieu? à qui?): "Est-ce que vous pourriez me dire ce que je fais là?" Mais le vent souffle si fort que la réponse se perd dans le naturel fracas de la nature.* »

On ne saurait mieux dire, en tout cas moi pas.

J.-P.D. : Justement, « confidence personnelle », état d'âme biographique, sont ingrédients lyriques ; or, tu parles d' « abstraction furieuse », et quelque part, hors poème, tu désignes tes poèmes comme des « tonitruances lyriques plus ou moins contrôlées » ; considères-tu le poème comme un chant ? Un dérapage de la voix ? Comment conçois-tu le rythme autant mouvementé de ton poème ?

H.D. : Prenons les choses dans l'ordre, si tu le veux bien, et réglons d'abord la question du lyrisme.

J'ai longtemps désigné ainsi, sans doute expéditivement, toute poésie sentimentale, personnelle et présumée lacrymogène dans laquelle l'auteur s'examine exclusivement le nombril, dissèque son ego, etc.

J'ai évidemment commencé moi-même par là, après quelques gammes aléatoirement « formalistes » (pour simplifier). Et j'ai très rapidement buté sur une série de difficultés. Qu'on ait sur soi-même un point de vue valorisant ou pas, se choisir comme objet d'examen ne va pas sans une dose de complaisance ambiguë, et on cède qu'on le veuille ou non à la tentation de se présenter « avantageusement » au lecteur. Il y a donc un problème d'authenticité. Serait-on complètement transparent qu'il faut néanmoins cesser de croire à l'homogénéité du moi, cette balançoire obsolète depuis au moins Montaigne, non?

Et ce n'est pas tout, moi moi moi la belle affaire ! Chacun de nous qu'elle que soit sa singularité appartient à l'espèce commune, un peu de modestie que diable, rabattons-en un peu, ou pour dire les choses autrement : qu'en sera-t-il de notre ego et de nos œuvres dans 275493 années (ou siècles) ?

Et j'aurais pu me souvenir d'Isidore Ducasse, *Poésie 1*: « *La poésie personnelle a fait son temps de jongleries relatives et de contorsions contingentes. Reprenons le fil interrompu de la poésie impersonnelle... etc.* »

Oui mais c'est aller trop vite en besogne, les principes c'est bien joli, c'est aussi un peu court, et je caricaturais furieusement pour une excellente raison, c'est que mes fadaises lyriques étaient tellement accablantes que j'ai étendu le diagnostic à l'ensemble du registre lyrique. C'est pousser sans doute la nombrilisation un peu loin. Et puis enfin, Ronsard est un lyrique, Hugo/Ego « *insensé qui croit que je ne suis pas toi* », aussi, Baudelaire de même qui est « *mon semblable, mon frère* », et Marina Tsvétaïeva, et Anna Akhmatova, (ici catalogue **infini**). Tout ça fait du beau linge. Lyrique.

Ainsi je m'aperçus - il était temps - que mes excellentes raisons de condamner l'inspiration lyrique ne tenaient pas la route. Oui, il y a d'épouvantables bas bleus mâles et femelles qui nous accablent avec leur nombril et leurs états d'âme, oui il y eut Musset, et Vigny. Oublions-les, passons aux choses sérieuses. Ronsard, Hugo, Baudelaire, Trakl, Dylan Thomas, une foultitude d'autres, peuvent bien être sentimentaux, nombrilistes et lacrymogènes, ils me tirent des larmes en raison de leur écriture.

Voilà donc le point : lorsque je commençais moi-même à fabriquer mes lyriques essais, il ne m'a pas échappé qu'il m'arrivait souvent de choisir un mot, une figure, un mode d'expression, plus qu'un autre, parce qu'« esthétiquement » c'était bien préférable aux termes plus appropriés et exacts qui auraient convenu à mon « auto-portrait ». L'ego, de fait, passait à la trappe. Le plus important, dans tout ça c'était évidemment, l'écriture. La belle découverte vraiment !

Et pour être d'ailleurs tout à fait honnête le « je » n'a pas totalement disparu de mes poèmes, il y circule souvent une figure d'enfant vagabond, passant, piéton gyrovague, qui a la tête dans les nuages et chantonne, et qu'on peut tenir pour une de mes hypostases.

Au passage, rien de plus lyrique que ce piéton s.d.f. qui chantonne.

Si la voix dérape dans ma poésie, s'il s'y trouve des « tonitruances lyriques (ou pas) plus ou moins contrôlées », si le rythme est tellement mouvementé, démantibulé, s'il y a dans tout ça une sorte d'instabilité généralisée, tout ça est délibéré, le but de la manœuvre c'est de creuser de l'écart, de mettre en crise, de naviguer entre cri et silence en tirant des bords de l'un à l'autre, de mélanger, mixer les registres, de fabriquer de l'inouï. Quand je me laisse aller à la facilité, à la spontanéité, ce qui « vient » c'est de la dégoulinade suave, un peu recto-tono, melliflue, sur des rythmes fondamentaux binaires (ah ! la trop fameuse systole/diastole).

Il faut casser tout ça. Je m'en tire (j'essaie) avec les moyens du bord : évacuer la ponctuation, trouser les vers avec des blancs, ne donner au lecteur aucun « repère », ce qui lui laisse la liberté d'improviser les enchaînements qu'il voudra, pas de figures imposées. Tout ça fonctionne aussi sur des flux aléatoires de temps forts, temps faibles que j'ai dans la tête, des cadences plutôt swinguées (j'écris partout en tapant du pied comme les bons vieux jazzmen, genre *Stompin' in Saint-Malo*), ces cadences et ces rythmes que j'ai dans la tête (je suis le seul) me servent à scander le texte lorsque j'ai à le lire à haute voix, quand je ne les ai pas oubliés.

Dernier point sur le chant. Oui bien sûr il y a des analogies entre poésie et musique : travail sur les sons, rythmes, tonalités, oui, mais les aèdes et les troubadours ça ne court plus les rues. La musique se fait avec des notes, la poésie avec des mots, et ça change tout. Mais (pourquoi mais?) il n'est pas interdit de déposer de la musique sur mes vers, quelqu'un l'a fait,

comme d'autres les ont accompagnés plastiquement, et j'aime les interventions des uns et des autres parce que ça « enrichit » le texte, et parce que j'y découvre tout à coup ce qui pouvait lui manquer.

J.-P.D. : *Nous évoquons l'influence des lieux sur ta voix, quel est ton parcours de lecteur, quels écrivains sont tombés dans ta voix ?*

H.D. : Quant à mon parcours de lecteur *jusqu'ici*, je vais m'en tenir à la poésie ou bien on n'en sortira pas.

Néanmoins, très vite sur le roman. Lectures ordinaires de gamin d'origine plébéienne de ce temps-là (je suis né quand les allemands étaient tout juste en train de perdre vraiment la guerre), à base de Bibliothèque Verte : J.O. Curwood, Jack London, Jules Verne, la Comtesse de Ségur (ma Doué !), tous lus et relus pour cause de ressources financières familiales modestes. Je le confesse, je n'ai pas lu tout Shakespeare ou tout Nietzsche, comme quelques effrayants génies, à l'âge de 12 ans. Passons.

En classe de 5^{ème}, au lycée de Cherbourg, le prof de français est une sorte de « supplétif » au nez bleu, gabardine dans les tons ardoise boudinée à la taille, au béret basque invariablement vissé sur le chef, surnommé « Chopine ». Voilà-t-il pas qu'un matin d'hiver, il nous lut le commencement de *Salammbô*. La première phrase me pétrifia. J'avais envie qu'il la relise, la rerelese *ad libitum*. J'étais bien infoutu de savoir pourquoi. Ce fut une émotion esthétique primitive comme une scène. Je sais, Michon c'est pareil, le même saisissement, eh bien ça fait au moins deux.

Rétrospectivement je reste persuadé que c'est à ce moment-là que j'ai, *sans le savoir*, fait cette découverte définitive et bouleversante : tout (quoi que ce mot désigne) doit aboutir à une belle phrase, un beau vers, un beau livre. La beauté bien sûr n'est pas qu'une fin. Rilke a écrit quelque part que la beauté est un commencement terrible, terrifiant, effrayant (en v.o. *schreckliches* signifie tout ça à la fois). Voilà ! Beau, beauté, ça n'a rien d'agréable, de convenable, d'apaisé/ apaisant, de bien ordonné... mais je m'égare à partir de Mégara n'est-ce pas? Donc.

J'oublie, d'ailleurs, bien avant ça, vers ma dixième année, à Toulon où toute la famille a suivi mon père qui est, est-ce que je l'ai déjà dit?, dans la Marine Nationale. Nous écoutons le soir, comme la plupart des « exilés »,

Radio-Armorique. Un soir un comédien lit des pans entiers des premiers Livres des *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'enfance de Chateaubriand à Saint-Malo, Dol, Combourg, Plancoët et autres lieux. J'ai le souvenir d'un hébètement, d'une stupéfaction absolue, d'un plaisir inouï, étrange, j'aimerais que ça n'ait pas de fin...

Voilà. Il s'agit, si je n'ai pas rêvé et embelli après coup, de mes premières émotions « esthétiques ».

Donc, j'étais au lycée et je faisais sagement les lectures « au programme », mais pas seulement. En classe de 3^{ème} classique (comme on disait en ce temps-là), mon prof de français, un autre, M. Nondier, nous dicta une liste de romans dont il nous recommanda la lecture dans les dix ans à venir. J'étais un potache zélé. Il y avait là-dedans *La semaine sainte* d'Aragon qui venait de paraître et que je lus presque aussitôt à la bibliothèque municipale de la rue Thiers et que j'ai relu et rere lu depuis. Je me souviens également de ma première lecture effarée de Faulkner, *Le bruit et la fureur*. Je n'y comprenais goutte, mais je suis obstiné et en 62 quand je suis entré en fac j'avais lu tous les livres de Faulkner disponibles sur le marché.

Mais il est grand temps de passer à la poésie.

Pendant ma scolarité j'ai lu, appris, récité vaille que vaille me connaissant, comme tous les élèves de ma génération, La Fontaine, Ronsard, Lamartine, Musset, Vigny, Hugo (*La conscience...* mais « Booz endormi »), Verlaine, Rimbaud (réduit à des lectures pathétiques au ras des pâquerettes du « Dormeur du val » et des « Effarés »), Hérédia (ah ! les vols de gerfauts hors du charnier natal !), Aragon (« Laroséleréséda »), j'allais oublier Baudelaire (l'inévitable « Albatros ») et peut-être Apollinaire...

Presque seul là-dedans « Booz » avait résisté à l'oubli, et un texte de Verhaeren, voilà que ça me revient, appris tiens-toi bien en primaire, à l'école publique de la rue Émile Zola, dans la classe de M. Legendre. J'ai dans les 8/9 ans. Il s'agissait d'un poème véhément, mouvementé, sauvage, répétitif, intitulé « Le vent » et qui me prit aux tripes, au cœur, je ne sais pas où. Mais, je l'ai déjà dit, le vent je vivais dedans.

Sur la bruyère infiniment

Voici le vent cornant novembre

Sur la bruyère infiniment

*Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds, battant les bourgs,
Voici le vent
Le vent sauvage de novembre » etc.*

Pas vraiment post-moderne, assurément, et Jean-Marie Gleize me taillerait les oreilles en pointes, mais efficace et jamais sorti des dites oreilles. C'est comme ça. Je suis en classe de Philo quand les éditions Marabout publient *Le livre d'or de la poésie française* de Pierre Seghers, une anthologie des origines à 1940 qui va débloquer mon compteur et me révéler des merveilles (Cendrars, Michaux, entre autres..). J'en profite pour sur-souligner le rôle de père nourricier qu'a joué Seghers pour les gens de ma génération. Il publia deux autres volumes anthologiques en 1969 pour couvrir la période 1940- 1960, et par ailleurs l'épatante, l'innombrable collection « Poètes d'aujourd'hui » qui fut une ressource inépuisable. Elle a probablement disparu...

Avançons. Plus tard, je me revois à la Bibliothèque Municipale recopiant dans la salle de lecture des dizaines de poèmes des *Fleurs du Mal* avant d'avoir économisé suffisamment pour m'offrir l'édition de poche. Je découvre définitivement Rimbaud (tout Rimbaud), je lis Verlaine, Mallarmé, Apollinaire, je suis irrémédiablement emmerdé par le surréalisme ; j'arrive en fac juste avant l'invention de la collection Poésie-Gallimard. Je me suis procuré, je ne sais plus pourquoi (je crois que c'est pour disposer de *Sylvie*) les deux volumes de Nerval dans la Pléiade et je passe une quinzaine de jours, et de nuits hallucinées, à lire intégralement, coincé dans ma tanière de la Cité-U, les 3000 pages (notes comprises).

Pendant que j'y pense : il m'arrive, il m'est arrivé au cours de ma carrière de lecteur, de faire ainsi des campagnes de lecture intégrale d'un auteur, je l'ai fait pour Hugo (36 volumes massifs au Club Français du Livre), pour l'œuvre poétique d'Aragon (15 volumes au Livre-Club Diderot). Résultats mitigés : aucun auteur n'y résiste, des moments d'enthousiasme certes, mais pas mal de moments d'un ennui steppique ou d'hilarité. Je ne recommande pas cette « méthode ». Sauf quand l'œuvre est mince en volume (Arthur, Corbière etc.)

Retour aux *sixties*.

Il y a à Caen, rue Ecuillère, une librairie mirobolante, une caverne d'Ali-

Baba avec un rayon poésie décamétrique (cherchez-en autant aujourd'hui), ça s'appelle *La librairie du 20^e siècle*. J'y trouve à des prix dérisoires des recueils de Follain, Frénaud, Guillevic. Ils ont tous les trois dans la soixantaine et le grimaud Droguet se dit *in petto* « Ah ! enfin ça me change ! », on voit par là que j'ai encore du chemin à faire... sans doute, mais après tout combien d'étudiants en lettres dans ces années-là connaissent les trois susdits ?

Parmi les découvertes Marabout/Seghers que je vais creuser il y a Corbière dont il existe une misérable et insuffisante édition de poche, je m'en contente, il le faut bien ; il y a surtout, en 1966, la publication chez Seghers lui-même d'une édition singulière de *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* de Cendrars qui date de 1912 et dont je vais me nourrir insatiablement. Je tiens toujours ce poème pour l'un des plus beaux de la littérature française (avec *Le Panama* du même). Il y a là-dedans un mixage centrifuge et dément complètement enivrant. Le professeur Gleize, bien entendu, est convulsé de rire.

Et puis, au fil des années, des découvertes : Jaccottet, Réda (*Amen, Récitatif, La Tourne*), Michaux encore et toujours, et Stefan qui me pétrifie. L'exploration continue de Villon, Ronsard, Verlaine.

Pas mal de mal coiffés dans cet inventaire, et de hagards ou pas triturateurs de langue. Mais pas seulement.

Il faudrait ajouter les étranges étrangers que je parviens à lire dans leur langue : Coleridge (*The ryme of the ancient mariner* trouvé à Ballina, C° Sligo, en 1980), Keats (j'en prends et j'en laisse), la grande très grande Emily Dickinson, T.S. Eliot, e.e. cumings (j'adore ça), Dylan Thomas; Trakl, Gottfried Benn, Paul Celan chez les allemands, sans oublier Heine ; Dante, Pavese, Giorgio Caproni en Italie... et Horace et Virgile avant eux. Ceux dont j'ignore la langue : les russes prodigieux du premier tiers du 20^e siècle : Tsvétaïeva, Akhmatova (on peut l'entendre lire ses poèmes sur le net), Pasternak, Blok, Essenine, Mandelstam, rien que ça ! Et d'autres grands : le grec Ritsos, le tchèque Holan. Et ceux que j'oublie, mais assez de catalogue, j'ai l'impression de faire le beau !

Là-dedans ceux que je lis, relis, rerelis indéfiniment: Baudelaire, Rimbaud, Cendrars, Michaux.

Mais celui qui imbibe mes textes, dont des portions se retrouvent littéralement ou pas, dans tous les sens et plus ou moins abondamment

dans mes poèmes c'est Arthur, je n'y peux rien. Je ne peux pas et je ne veux pas m'en débarrasser. Ce n'est pas à proprement parler une affaire de langue tombée dans la mienne, plutôt une affaire de sauvagerie. Quant à tous les autres, dont les langues aussi sont inévitablement tombées dans la mienne, il s'agit de tous ceux que j'ai lus, pillés, cités subrepticement, collés partout dans mes écritures. Mais ce n'est guère original, nous en sommes là tre tous, le métissage intertextuel, l'entreglose comme disait à peu près Montaigne, c'est notre lot, comme tu l'as toi-même opportunément rappelé dans la préface de ton *et leçons et coutures*.

J'espère bien (je l'ose) qu'à force de remmêler, de froter et de tricoter ainsi toutes les voix chères qui me sont tombées dans les oreilles et y sont restées, je suis parvenu à m'en FABRIQUER une, ça serait déjà beaucoup.

J.-P.D. : *Tu n'évoques quasi pas d'auteurs vivants (à part Réda, Jaccottet, Stéfan... auteurs de la maison Gallimard, laquelle ne brille pas par son attention à l'extrême-contemporain), la poésie ne se nourrit-elle que de l'ancien et du passé ? Tu sembles rejeter une certaine « post-modernité », la poésie ne tire-t-elle pas à elle tous les langages, et pas seulement ceux produits par l'homme, en nos temps modernes ? Le mot « poésie » ne s'est-il pas élargi ?*

H.D. : Voilà qu'une inquiétude me saisit : serais-je un intégriste archéo ? Dans quel monde vis-je ? Et toutes ces sortes de choses...

À propos de la grande maison de la ci-devant rue Sébastien-Bottin, je veux bien admettre que poétiquement on n'y est pas dans l'expérimentation échevelée et que ça donne plutôt une impression de torpeur, mais les trois auteurs que tu rappelles (nés en 1925, 1929 et 1930 il est vrai), ces lyriques gyrovagues au moi rompu, titubant, égaré, ont écrit des poèmes magnifiques, sublimes, inépuisables. Il ne faut pas l'oublier.

Abonder mon catalogue avec de *grands oubliés* (Artaud, Perros, Roubaud ou autres) ne changera rien sans doute. Pourtant pour en rajouter de moins « poussiéreux » j'ai mis le nez dans ma bibliothèque et je vais entrer les suivants : Joël Bastard, Pascal Commère, Christian Doumet, Jean-Pascal Dubost, Etienne Faure, Bruno Fran, Jean-Claude Pinson, Valérie Rouzeau et d'autres lus çà et là en revue (*Po&sie, Rehauts, Théodore Balmoral*, etc.)

Ce qui, bien entendu, n'est pas plus moderne, post-moderne, post-post-moderne que les auteurs que j'avais mentionnés. Et alors ?

Sur la « modernité » ou « nos temps modernes » d'ailleurs il faudrait s'entendre ? On parle de quoi ? De la modernité de Baudelaire ? On se gargarise avec le mot d'ordre de Rimbaud (« être absolument moderne ») ? *Nos temps modernes* ils commencent quand ? (En 1917 ? En 45 ? Avec le développement planétaire des moyens de télécommunication de masse ? Avec le virus HIV ?)

Et d'abord il ne suffit pas d'écrire aujourd'hui pour *faire mieux* si je puis dire, ou dépasser, ou invalider Baudelaire, Rimbaud et Cie, ça se saurait. Il ne suffit pas de préparer un *dispositif*, de produire une *performance* avec accompagnements acoustiques - et pourquoi pas des Claudettes ou des Pom-Pom Girls ? - pour *faire mieux*, ou périmer les susdits, ça se saurait aussi.

Je ne dispose plus d'assez de temps pour le perdre à me farcir des travaux délibérément illisibles, produits par des mandarins persuadés de leur importance, qu'ils sont la loi, les prophètes, qui tonnent contre, et ne doutent pas - le plus souvent - de l'efficacité politique révolutionnaire de leurs œuvres (lues par quelques centaines de bas bleus ou de groupies). Car ils sont les seuls « vrais » révolutionnaires, tous les autres en sont en peau de lapin. Ce tour de passe-passe les dispense de faire du vrai travail militant. Des noms ! Des noms ! Cherchez-les, vous les trouverez. Dans ce genre strictement délimité de la poésie militante, j'aime beaucoup (ça fait toujours sursauter les belles âmes et les archontes post-modernes) *Front rouge* et *Hourra l'Oural*.

Pour revenir à la production de poésie contemporaine, ou moderne (post, postpost), j'ai comme l'impression que tout ça est pour une part (pour une part seulement) fondé sur des propositions théoriques radicales énoncées à l'indicatif présent (registre assertorique de la vérité générale, définitive, incontestable), genre : Barthes (que j'aime bien) : « *L'écriture commence où le parole devient impossible* », Blanchot : « *L'écriture est hors-langage. Elle ne peut être pensée en termes de communication* ». Etc. Donc, l'aphasie c'est très chic, c'est le *must*.

Une observation pendant que j'y pense, j'ai un ami totalement et définitivement aphasique. Je vais le consoler en lui expliquant qu'il est enfin entré « hors parole », dans l'écriture. Il pleurera d'émotion. Je présume.

Quant aux résultats de ces présupposés théoriques, ça donne l'infertilité anorexique des chantages de l'absentement, de l'apophasie, (mettons 2 ou 3 mots, plutôt 2 1/2, sur une page que « *sa blancheur défend* » disait Hugo), vive le neutre, la platitude stylistique revendiquée comme signe de la sacro-sainte modernité (ou post, ou pos-post), le mal-dit présenté comme la rencontre essentielle, fondatrice, avec l'ineffable (mais pour « mal dire » il faut évidemment maîtriser tous les codes du bien dire, et ça demande un authentique travail de désécriture. Ici sanglotons sur le sort de ces bagnards délicieux).

J'en ai ras le bol de l'idéologie du désastre et de la dérision (qui généralement puent l'abjection de conscience) ou de la fin de l'histoire qui condamnerait *ipso facto* l'écriture, j'en ai assez des trémolos sur la perte, le naufrage, le ciel nu, l'écriture squelettique (parce que, le saviez-vous avant que je ne vous l'annonce ? : nous sommes tous voués à mourir. Ici bien entendu le lecteur s'ébahit : ça alors !) Bref, tout ce fourbi, sans oublier les petits « m'as-tu vu quand je bande ? » (ils/elles sont les premier(e)s sans doute ?) qui introduisent le brutalisme langagier et un effarant narcissisme dans le compte-rendu inévitablement complaisant de leur activités érotiques, ça m'épuise. Quel ennui, my God !

Oui, oui, bien sûr, il y a des entreprises aléatoires genre cut-up, collages *au hasard* (prétendument), cadavres exquis, écriture automatique, tout le bataclan dérivé du surréalisme. Mais je ne crois pas à l'authenticité des protocoles, je veux dire ceci : je pense que le résultat est toujours ré-arrangé savamment après-coup. Quiconque a pratiqué ça sans manipulation postérieure est bien obligé d'en constater la désespérante médiocrité. Je sauve de la période surréaliste 3 poèmes d'Aragon dans *Le mouvement perpétuel : Persiennes, Suicide, Arrière-pensée*. C'est à peu près tout.

Mais je monte sur mes grands chevaux et j'ai l'air de régler des comptes. Ce n'est pas le sujet.

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu je souligne que le coup de gueule ci-dessus s'adresse à une certaine catégorie de producteurs qui accumulent les stéréotypes *à la mode*, qui ne font que de la duplication de modèles et qui sont tellement interchangeables ! Je pense aussi aux stakhanovistes contemporains qui fabriquent du haïku à la chaîne. Il y a quelques lustres il fallait subir des épigones accablants de Saint-John Perse (quelle angoisse !), de Guillevic et de Char. Et pour qu'il soit bien clair que du passé j'entends

faire table rase je ne suis pas plus indulgent à l'égard de celles et ceux qui aujourd'hui voudraient écrire comme Marceline Desbordes-Valmore, par exemple.

Ou pour dire, encore, les choses autrement : je ne supporte pas les auteurs (modernes, post-modernes ou archéo) à *tics*, et voilà tout.

Tout ça il est vrai fait du monde, mais il en reste suffisamment pour se faire plaisir de toutes les façons.

Et, tiens, je profite de l'occasion pour, à l'inverse, saluer l'extrême contemporain Christian Prigent, parce qu'avec lui on est dans l'authenticité, c'est brut de décoffrage, ça ne fait pas de sentiment, ça bouscule tous les codes et les convenances (fussent-ils ou elles post-modernes), c'est de la poésie bien violemment raide, à l'os, et ça *avance*, tout juste si parfois je trouve qu'il dépasse la mesure dans le registre *caca-boudin*, mais ça n'est pas grave.

Mais au fond, tout ça - le reste - me lasse, j'ai décidément mieux à faire...

Et d'ailleurs je lis peu de poésie, statistiquement. Je consomme plus de romans, d'essais critiques, de livres d'histoire et d'historiographie (en 62, quand je suis entré en fac à Caen, j'avais entamé des études d'histoire, puis j'ai viré), de la littérature politique, des livres savantissimes sur les beaux-arts (ou les pas beaux)...

Extrême-contemporain, écris-tu, et ça tombe bien. Il se pourrait (conditionnel de précaution) que mon prochain recueil paraisse dans une collection homonyme... mais nous n'en sommes pas là. Touchons du bois. Je ne prétends pas que la poésie ne se nourrit que de l'ancien ou du passé. Quelle drôle d'idée. Je lis des poètes de tous les temps et d'un peu partout. Je vois bien que depuis les origines les formes de l'expression dite poétique ont changé. J'ai signalé dans tout ça quelques *inspireurs*, mais ce ne sont pas des modèles à imiter servilement. Et puis, pour dire la vérité, quand je suis dans mon atelier aux prises avec des mots, je touille et ratatouille sans me préoccuper de savoir qui a écrit quoi et comment, ou quand (hier, avant-hier, il y a un siècle, ou dix).

J'essaie, je dis bien j'essaie, de produire un langage humain à moi, en mixant tous les registres de langue (argot, patois, langue dire soutenue plus des mots que j'invente quand j'en éprouve le besoin), ce n'est pas nouveau, je mélange les langues (anglais, allemand, italien, latin), et alors ? Le 29 décembre 1934 à Berg-op-Zoom, Valery Larbaud a écrit un poème intitulé

La neige dans lequel il emploie 7 ou 8 langues, on voit par là qu'une fois de plus j'arrive trop tard, comme les carabiniers.

Bien sûr, comme tout le monde, je m'amuse à des contorsions formelles plus ou moins oulipistes, mais ça ne m'excite pas longtemps.

Tout ça c'est encore du langage humain.

Je ne sais pas ce que pourraient être des langages non produits par l'homme en nos temps modernes.

Le zaoum à la Khlebnikov c'est du langage produit par un homme (Victor Vladimirovitch, dit Velimir), et ça a déjà été fait. Le slam id. c'est un langage humain, et la démagogie n'est pas mon fort. Faut-il reproduire par des onomatopées diverses et variées, ou des manipulations acoustiques sur la voix lors de performances ou interventions (mots qui me sortent par les trous de nez) des bruits mécaniques, physiologiques (les chambrées de militaires seraient des lieux d'expression poétique collective... ça se saurait), animaux ? Oui, bon, et après...

Peut-être que la post-modernité poétique consiste à sauter sur du mobilier en poussant des cris inarticulés, à se faire payer par une institution qui remboursera en plus le matériel détruit avec de l'argent *public*... Je suis désolé je n'en suis pas là.

Sans doute le sens des mots a-t-il une histoire et s'élargit-il au cours des âges, mais l'expansion infinie de la signification des mots (quels qu'ils soient) doit bien s'arrêter quelque part, non ? Que ça soit le mot giroflée, beefsteak, ephippigène, ou poésie. Je ne vois aucune raison d'accorder à ce dernier mot un statut particulier.

Mais tout cela est passablement (très passablement) théorique, et comme tel approximatif et discutable.

J.-P.D. : *Jacques Roubaud, dans un article qui fit polémique (« Obstruction de la poésie », dans le Monde Diplomatique de janvier 2010²), dénonçait la prétendue poésie, de la performance, sous l'appellation « vroum vroum », s'opposant au fait qu'on désigne poésie des actions de langages, et non de mots, tu penses comme lui, « que la poésie a lieu dans une langue, se fait avec des mots ; sans mots pas de poésie ; qu'un poème doit être un objet artistique de langue à quatre dimensions,*

² Qu'on peut relire sur la toile : <http://www.monde-diplomatique.fr/2010/01/ROUBAUD/18717>)

c'est-à-dire être composé à la fois pour une page, pour une voix, pour une oreille, et pour une vision intérieure. La poésie doit se lire et dire » ? Quelle importance accordes-tu à la voix haute, à la mise en bouche, au corps qui dit sur scène ?

H.D. : Oui certes, je l'avoue, je suis **globalement** d'accord avec Roubaud, pas **absolument** sur ce qu'il écrit à propos du Vers International Libre (VIL), mais **totalemment** sur la poésie *vroum vroum*.

La voix haute, la mise en bouche, le corps qui se dit sur scène ne sont pour moi, sauf s'il s'agit d'opéra, que des garnitures inessentiels.

Pourquoi? Ce n'est pas par hostilité théorique *a priori*, c'est tout simplement parce que je suis violemment taiseux, parce que n'étant pas atteint de narcissisme suraigu je n'ai pas un goût immodéré pour l'exhibition, enfin parce que lorsque je lis *pour moi* mes textes, dans mon atelier, à des fins de vérification, je les mâchonne, je les grommelle, je les ronchonne indistinctement. C'est la seule bonne formule.

Cela dit il m'est arrivé, je le confesse, de me produire en public. J'ai résisté longtemps à des sollicitations réitérées, et j'ai cédé à un âge canonique (43 ans). Je dois ajouter que je suis peu invité (une dizaine de fois des origines à nos jours). Lorsque je suis en scène, je suis très mal à l'aise, je suis posé sur mon cul, je ne lève pas le nez de mes textes, je lis les poèmes à la chaîne, dans un ordre basiquement chronologique, je ne fais pas de commentaire d'escorte, je lis sans souffler, *recto tono* et sans effets particuliers qui viendraient parasiter le strict énoncé des textes *qui doivent s'auto-suffire*. Je lis sans aucun doute trop rapidement pour abrégier les souffrances du public, et les miennes. (N.B. : je me suis un peu décrispé depuis les séances inaugurales.)

Mais un cas particulier, même si c'est le mien, ne prouve rien.

Mes expériences, de spectateur, ou d'auditeur, ont hélas confirmé ces réticences. Est-ce qu'Apollinaire lisant *Le Pont Mirabeau* enrichit son texte? Et les bêlements d'Aragon, grands dieux ! Et Char hélas ! On dirait Sarah Bernhardt avec un accent du Vaucluse ! Quelle angoisse. J'ai assisté en plus à des lectures diverses et variées, ça allait du registre classique déclamatoire et éprouvant, aux prestations-performances modernes et pathétiques d'auteurs hors d'âge ondulant de la hanche sur des rythmes prétendument rock, aux canulars post-modernes de poétomanes épate-bourgeois, tous ces énergumènes qui, par rapport à Artaud, ne sont que de rafraîchissantes

chaisières, etc. etc. Mais peut-être ai-je raté les bonnes occasions, peut-être ai-je raté une marche, peut-être suis-je un rabat-joie obsolète... tout ça m'a laissé de marbre. Et trop souvent ces suppléments servent à masquer l'effarante médiocrité des textes. C'est trop commode.

Et ça ne me persuadera pas que la mise en bouche, en bruits, en espace, en quoi que ce soit soit plus - ou aussi - importante que le rapport sans médiation avec les mots tous nus. Je ne crois pas qu'il y ait de valeur ajoutée, peu importe comment, aux mots.

Je ne crois pas que, dans ce que Roubaud désigne comme *vroum vroum*, rien n'est de la poésie. Je ne crois pas non plus que tout le *vroum vroum* soit de la poésie. Il y en a peut-être. Il y en a sans doute. Pour le *reste* il suffira d'inventer un vocable approprié. Je ne suis pas encore prêt à considérer la poésie comme un sous-genre du spectacle vivant (c'est quoi le spectacle mort ?), ou du music-hall.

Voilà tout.

J.P.D. : *Tes poèmes sont uniquement en vers, jamais la prose n'y fait irruption, quel statut accordes-tu au vers, quel rôle, quel enjeu ?*

H.D. : Pourquoi le découpage en vers, en somme.

Probablement parce que ça me permet de me débarrasser commodément de l'épineuse question de la ponctuation. Ponctuer un texte ça a un côté injonctif qui me gêne aux entournures, c'est imposer au lecteur un découpage et une lecture (ou interprétation) du texte qu'il ne peut pas « discuter ».

Au moins quand j'évacue tous ces signes ça crée une certaine liberté de manœuvre. Je taille mes tronçons fort irrégulièrement, en ménageant parfois des blancs pour marquer ou proposer une pause, isoler une unité de sens (mais ce point est secondaire), et il y a souvent des fins de vers délibérément *ambiguës* où le lecteur peut soit s'arrêter, soit enchaîner, à sa convenance.

Il y a donc cet aspect.

Mais aussi, cela va de soi, des effets de scansion, de rythme, de gestion du souffle, si bien qu'on peut avoir des vers réduits à presque rien, voire

une seule lettre, ou qui peuvent - mais c'est rarissime - se développer sur plusieurs lignes.

Pas de règle à proprement parler, sauf : démantibuler la machine à coudre des alexandrins qui viennent un peu trop aisément, ou les rythmes pairs. Je m'aperçois que mes vers sont généralement brefs, mais c'est que je suis plus dans l'*allegro con moto* ou un *poco agitato* que dans l'*adagio cantabile* et toutes ces sortes de choses. Mais nous voilà dans la musique...

Pour le reste, non pas eu jusqu'ici l'envie ou le besoin de mêler prose et poésie, sans parler de fabriquer de la prose poétique. Je lis assez de poésie prosaïque qui n'est ni plus ni moins que de la prose plate artificiellement débitée en morceaux, ça ne donne pas le change. Mettons que je ne tiens pas à aggraver la situation.

J.-P.D. : En 2005, tu publies ton premier (et seul) récit (pour l'instant), tu passes à la prose pour narrer une autobiographie fictionnelle, Albert & Cie, histoire. Pourquoi la nécessité du récit, en prose, au cœur d'une œuvre consacrée au poème. La poésie ne peut pas tout dire ? Et notamment le politique ? (Ce récit est l'histoire d'une éducation militante.)

H.D. : « Pourquoi la nécessité du récit en prose au cœur d'une œuvre consacrée au poème? ». En fait je me demande très sérieusement si je ne dois pas considérer la production de poèmes comme un biais commode pour éviter d'affronter la prose qui a été ma tentation et mon obsession depuis les origines. Les grands, les très grands, les monstres, les phares, quand j'y repense, et sans rien rabattre quant à l'importance des poètes dont il a été question jusqu'ici, ça a toujours été, et c'est, des prosateurs : Flaubert, Proust, Joyce, Faulkner, Lobo Antunes, Claude Simon, Pierre Michon. Catalogue incomplet et éclectique sans aucun doute.

Donc la prose, dès le départ, me titillait. Mais je ne parvenais à rien. Je n'avais pas l'équipement adéquat, je n'avais pas assez lu, je n'avais pas assez vécu. Voilà. J'ai attendu. Je stockais, j'empilais des bouts de prose, de façon discontinue, en vrac, sans projet précis. Le même système, j'y pense à l'instant, que pour la fabrique des poèmes.

Il y a eu un moment, je ne sais plus quand, où je me suis décidé à en tirer une *histoire* avec un cahier des charges minimaliste : surtout pas de récit

autobiographique, pas d'auto-fiction. Le personnage, le dénommé Albert serait planté dans les lieux où moi, le *narrateur* j'ai vécu, il naîtrait un an après moi. Il y a quelques détails authentiques, inévitablement. Mais ça ne va pas plus loin. Et quant à l'expérience militante du personnage ça se résume à une sorte de répertoire sommaire d'activités d'amateur. Je soupçonne Albert d'être un godelureau inconsistant superficiellement et décorativement investi dans la militance.

On en arrive ainsi à LA question: « La poésie ne peut pas tout dire ? Et notamment la politique ? »

Peut-être que si, pourquoi pas ? Mais c'est SANS IMPORTANCE. Cette observation vaut pour toute la littérature.

Je ne crois pas à l'*efficacité* politique et/ou sociale de la littérature.

J'aimerais qu'on me cite un livre, un seul, qui a eu un indiscutable impact politique. Les philosophes du 18^{ème} ? Lire *Adieu les philosophes* de Jean-Marie Goulemot. Hugo a-t-il terrassé le second Empire, ou n'est-ce pas plutôt l'état-major prussien? Aragon a-t-il fait triompher le P.C.F. ? Il faut arrêter de bomber le torse, camarades écrivains, et en rabattre là-dessus.

Compte tenu des tirages confidentiels des recueils de poèmes et de son lectorat exigü et en voie de disparition, la poésie peut (politiquement) peu et de moins en moins.

Il m'est arrivé lorsque j'étais enseignant de proposer à mes élèves (séries industrielles) des textes explicitement politiques de Prévert : *Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France*, *Chanson des sardinières*, *Familiale*, etc. La plupart faisaient preuve d'une touchante attention, mais, contrairement à ce que je présumais, ils n'envisageaient pas de subséquemment jeter des pavés sur les cohortes de C.R.S. Ils se demandaient si le samedi soir il valait mieux aller à *L'escalier* ou à *La Toutoune...* (les boîtes du secteur).

Il se trouve que j'ai été réellement militant politique (au P.S.U.) et syndical, simultanément pendant dix ans, puis *seulement* syndical pendant dix années supplémentaires. Je n'ai quasi rien écrit pendant toute cette période. Il y a dans *Albert & Cie, histoire*, aux pages 74 à 76, un poème (si on veut) intitulé *Confession d'un enfant du demi-siècle* qui passe en revue les tâches concrètes d'un militant. Je n'en signalerai qu'un échantillon en m'en tenant à l'engagement syndical. J'assurais une permanence juridique bi-hebdomadaire au siège de l'Union Locale Interprofessionnelle CFDT de

Saint-Malo, ce qui exigeait de lire chaque semaine des centaines de pages de littérature spécialisée et rébarbative, il fallait tutorer des SSE (sections syndicales d'entreprise) naissantes, élaborer des plans de formation, des cahiers de revendication, organiser la confrontation et les débats entre militants et adhérents, rédiger, imprimer et distribuer des tracts (aujourd'hui on dit *tracter*, c'est classe), coller des hectares d'affiches... etc. Naturellement quand un militant fait ses preuves on l'appelle fraternellement à grimper dans les instances. C'est ainsi que je fus trésorier-adjoint de l'Union Locale susdite, puis Secrétaire-général Adjoint, puis membre du Bureau départemental et de la Commission Administrative UD, puis élu au Bureau Régional Interprofessionnel (Commission Régionale Organisation Finances). Sonnez trompettes et buccins ! Je ne suis pas en train de me glorifier rétrospectivement de ce parcours d'ancien combattant. Je menais tout simplement une vie de fou. Et l'écriture, la vraie, est incompatible avec cette vie-là. Il faut choisir, c'est l'un OU l'autre.

À un moment, parce qu'il faut être raisonnable, parce que nul n'est irremplaçable, parce que perdre ses rafraîchissantes illusions les unes après les autres, c'est déprimant, j'ai quitté tous mes mandats et rejoint *modestement* la base. Je ne suis plus qu'un simple *adhérent*. (Et je ré-écrivis de la poésie comme un fou).

Peut-être ce boulot *collectif* a-t-il modestement fait bouger, ici ou là, les choses dans le *bon* sens? Je n'en sais fichtre rien. Mais je sais que sur ce plan un poème - fût-il rhétoriquement fracassant - ou 30 volumes d'homélie révolutionnaires ne font pas le poids.

Et pour revenir à *Albert & Cie, histoire*, il ne faut pas considérer ça, ou bien avec beaucoup de distance ironique, comme un bilan générationnel. Ce serait déjà beaucoup si j'ai là-dedans, et par des détours fictionnels, réglé des comptes avec moi. Le plus important, nous y revoilà, c'était d'écrire des phrases qui tiennent la route. J'en ai d'ailleurs ré-utilisé que j'avais *sous le coude* depuis les années 60, et en plus j'ai clandestinement scotché dans mon texte plusieurs dizaines de citations d'auteurs de tous les temps et de tous les lieux.

Dernier détail: au cours des dernières années j'ai publié 5 brefs textes de prose en revues (*Théodore Balmoral, Fario, Diérèse*). Donc c'est une envie qui n'a pas totalement disparu. Mais ce n'est pas maintenant que je vais écrire *La recherche du temps perdu, Ulysse ou Absalon, Absalon...* Tant pis pour moi.

J.-P.D. : *Te lisant, les réponses à notre entretien, ta poésie, faite de force verbale, de véhémence parfois, d'inventions forcenées, je me demande si tu ne cultives pas une sorte d'énergie du désenchantement ? La poésie ne peut rien, la politique non plus... Contre quoi bagarre le poème ?*

H.D. : Je dois, me semble-t-il, ré-éclaircir les choses. Je commence par la politique parce que dans cet entretien c'est un aspect accessoire, ma poésie étant rigoureusement, délibérément, non-politique. J'évite soigneusement le mot a-politique qui pourrait prêter à confusion, et qui est puamment connoté. Je n'ai pas prétendu, du moins je n'ai pas eu cette impression, que la politique ne peut rien. J'ai été encarté, je participe comme je peux à ce que l'on appelle le *débat citoyen* et pas seulement au moment des élections, j'ai étudié l'histoire moderne et contemporaine en fac, je lis des mètres linéaires d'ouvrages d'histoire, ces expériences diverses et variées m'ont persuadé que si la politique ne peut pas tout, et partout, elle parvient cependant, parfois, localement et conjoncturellement, à changer la vie des hommes. La politique donc continue à me passionner violemment. Voilà qui est dit.

Mais par ailleurs je maintiens que la poésie ne peut rien politiquement. Un poème ne changera rien par exemple au montant du SMIC (pour mémoire 9,22 € brut de l'heure, soit 1398,37 € brut/mois, ou 1096,94 € net, pour 35h hebdomadaires de travail). La lutte politique est fondée sur la prise en compte des réalités concrètes, banalement et platement et concrètement matérielles. La littérature sur ces sujets produit généralement des incantations abstraites. Je m'en tiendrai là.

Tu me demandes si je ne cultive pas, par la véhémence et les inventions verbales forcenées, une sorte d'énergie du désenchantement. Je ne **cultive** pas, ça supposerait une intention, un projet, un programme. Ce n'est pas ainsi que je fonctionne. Et surtout pas le désenchantement, au contraire. L'énergie dont il s'agit, et que j'essaie de mettre en mots avec les moyens du bord, c'est l'énergie élémentaire vitale, du monde, du chaosmos, de la Vie (j'ai essayé d'expliquer ça en termes approximativement deleuziens dans un texte publié sur le site de Pierre Campion³).

Et bien entendu ce tohu-bohu, ce chamboule-tout c'est plus tonique que

désenchanteur.

C'est pourquoi je trouve que ma poésie a un côté *éloge* (mais pas à la Saint-John Perse), c'est pourquoi je prétends quelquefois avec une part de provocation que je fabrique des psaumes déjantés et démantibulés.

Mais le verbe *fabriquer* pourrait donner à croire que je sais ce que je fais, tout ce que je fais, que je contrôle et maîtrise tout, ce qui n'est *heureusement* pas le cas.

Je serais par conséquent bien en peine de dire contre quoi se bagarre ma poésie. Je n'ai pas de cibles précises même s'il est vrai qu'il y a dans mes textes des figures reparaissantes et systématiquement voire brutalement dévalorisées, qui sont des emblèmes du pouvoir (sous toutes ses formes), ou bien des soudards, ou des idoles, ou bien les *m'as-tu vu* bombes de torse qui tonnent sur leurs estrades, donnent des leçons, les *va d'la goule à grands pas* disait mon père. Mais je n'en fais pas surtout pas un système, ou un thème.

Pour se bagarrer encore faudrait-il s'imaginer que l'on puisse triompher. (Soyons hyperbolique.) Je tourne en rond, j'en ai bien peur.

Et je ne vais surtout pas enfilez des perles sur l'art anti-destin qui permet à l'espèce humaine d'affronter la mort (on connaît les thèses de Malraux là-dessus), peut-être ladite espèce humaine assure-t-elle ainsi une sorte de *salut*, mais quant à moi ça me fait une belle jambe... Je n'y crois guère. Dans un siècle, voire moins, mes œuvres complètes auront probablement disparu de la mémoire collective. C'est une bagarre perdue d'avance.

Donc, voilà: *modestement*, et quand j'en ai envie, quand je ne peux pas faire autrement, je me bagarre avec des mots, des figures, ma boîte à outils rhétoriques. **Quand je ne peux pas faire autrement**, j'insiste, car je ne suis pas obligé et, à tout prendre, s'il faut choisir je préfère encore vivre à écrire. C'est sans doute un point de vue passablement décourageant... mais il m'arrive souvent, de plus en plus souvent, de me demander s'il est bien nécessaire d'ajouter un mot à la **Bibliothèque**. ... et de m'objecter, dans la foulée, qu'un monde dans lequel tout un chacun se serait dit, depuis les origines, la même chose, ne serait certes pas vivable. Tu imagines... pas Virgile, pas Dante, pas Baudelaire, Rimbaud, Tsvétaïeva et tous les autres (Dubost, moi...), quelle misère !

Tout ça (1: à quoi bon, puis 2 : objection) *ad libitum*.

On n'est pas sérieux quand on a soixante-sept ans.

POST-SCRIPTUM

Telles ont été les « réponses » provisoires, aléatoires, maladroites, expéditives, forcément, que j'ai faites aux questions de Jean-Pascal jusqu'à aujourd'hui, 1^{er} mai (ah ! l'horrible travailleur !) aux alentours de 20 heures. Il est très vraisemblable que dès demain je serai mécontent de mes approximations et que je me prendrai à reformuler *in petto* mes déclarations irréfléchies etc. etc. Je garderai ces rectifications pour moi. Jamais content. Mais c'est ainsi. Henri Droguet a répondu jusqu'à la date susdite. Nous sommes le jour d'après. Ces « réponses » sont donc posthumes.

³ *A la littérature*

Henri DROGUET est né à Cherbourg en 1944.
 Études supérieures de Lettres à l'Université de Caen.
 Il habite à Saint-Malo depuis 1972
 Il y a enseigné les lettres jusqu'en 2004

Il a publié:

Le bonheur noir, Mercure de France, 1972, épuisé
Chant rapace, Cahier de Poésie 3, Gallimard, 1980
Le contredit, Gallimard, 1982, épuisé
Ventôses, Champ Vallon, 1990
Le passé décomposé, Gallimard, 1994
Noir sur blanc, Gallimard, 1998
La main au feu, Gallimard, 2001
48°39'N-2°01'W (et autres lieux), Gallimard, 2003
Avis de passage, Gallimard, 2005
Albert & Cie, histoire, Apogée, 2005
Presto con fuoco, Mona Kerloff, 2006
Off, Gallimard, 2007
Boucans, éditions Wigwam, 2010
Avis de grand frais, Contre-allées, 2011

Livres d'artiste:

Champ du signe, avec des gravures de Thierry Le Saëc, La Canopée, 2003
Pluies, vents, bords perdus, avec des lithos d'Eric Brault, Galerie Ombre et Lumière, 2003
Avis de passage, avec des gravures de Dominique Penloup, Le galet bleu, 2004
Brouhahas, avec une pointe sèche et un pastel de Thierry Le Saëc, La Canopée & Galerie Ombre et Lumière, 2006
Miroir obscur, avec des gravures de Dominique Penloup, Le galet bleu, 2009
Paix, chimères, anamorphoses, avec des sérigraphies rehaussées à l'acrylique et au crayon de couleur d'Yves Picquet, éditions double croche, 2009
Cantique de l'algue bleue, avec des détrempe d'Eric Brault, Ombre et Lumière, collection "Césure", 2010
Ceci n'est pas une fable avec des collages et impression numérique de Thierry Le Saëc, La Canopée, 2011

Il a collaboré et collabore aux revues suivantes:

Nouvelle Revue Française, Po&sie, L'animal, Rehauts, Théodore Balmoral, Fario, N4728, Dièrèse, Europe, Hopala, Le Nouveau Recueil, La Revue de Belles Lettres, etc.

Il a aussi produit des livres pauvres pour Daniel Leuwers avec Thierry Le Saëc, Dominique Penloup, Pierre Alechinsky, Loïc Le Groumellec, Yves Picquet, Eric Brault, Rodolphe Le Corre, etc.